

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**La voix pacifiée du sang ou l'enfance perdue et retrouvée**  
*Bleue* de Micheline Lafrance

Yolande Grisé

Numéro 38, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39999ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grisé, Y. (1985). Compte rendu de [La voix pacifiée du sang ou l'enfance perdue et retrouvée : *Bleue* de Micheline Lafrance]. *Lettres québécoises*, (38), 22–23.

# La voix pacifiée du sang ou l'enfance perdue et retrouvée Bleue\*

de Micheline Lafrance

Elle s'appelle Bleue. Bleue comme une jeune recrue dans une neuve existence. Telle se présente à nous l'héroïne du roman que Micheline Lafrance vient de faire paraître aux Éditions Libre Expression: *BLEUE*.

Ce roman à une voix — celle de la renaissance, à travers l'enfance d'une petite fille de papier, d'une femme flouée depuis le jour où quelque «farce olympienne commanda cette coucherie qui donna lieu à (sa) conception» — comporte, en fait, deux récits. Les textes, de caractères typographiques distincts, s'entrecourent abruptement la parole, faisant se succéder tour à tour, au fil des six brefs chapitres de l'ouvrage, qui compte cent cinquante-quatre pages, la dure réalité et la fiction salutaire.

Deux récits: deux voies. L'une, noire comme un sous-sol de grande ville, étroite comme un tunnel de métro, souffrée comme une usine d'allumettes: c'est la voie infernale d'une haine aux accents parfois kafkaïens. L'autre, claire comme une rivière d'autrefois, vaste comme le ciel de Verlaine par-dessus le toit, aérée comme un parc au printemps: c'est la voie élyséenne d'une ouverture à la beauté du monde. D'un côté, la vie a-mère de Josse, la mal-aimée. De l'autre, la rêverie bien-faisante et sereine de Bleue, l'enfant trouvée dans un manuscrit. Entre les deux, un lien ombilical: l'écriture, qui «ouvre toutes grandes les portes à la vie».

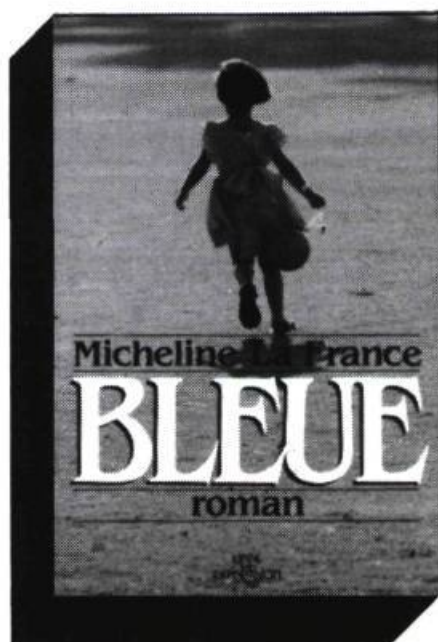
De prime abord, ce continu va-et-vient de la lecture, d'un récit à l'autre, déjoue l'attention, brouille le contact,

créé, en somme, une sorte de malaise. Mais cette structure remuante finit par s'imposer, au fur et à mesure de la progression des événements et du déroulement du texte, comme l'image même d'un enfement douloureux et angoissant: celui de la nouvelle Josse réconciliée avec son passé, qui émerge au terme de l'ouvrage libérée, enfin, de ses démons. L'alternance des deux récits, en effet, semble épouser spontanément le flux et le reflux de la vie en pleine mutation soit, dans ce cas-ci, les contractions et les répit d'un corps qui renie «la voix du sang» et d'un cœur qui pardonne, des souvenirs qui hantent l'esprit et de l'imaginaire qui l'en délivre. Transformation profonde, donc, d'une

femme qui voit ainsi reflouer jusqu'à la margelle du *puits de l'être* les remous nauséabonds d'une pourriture féconde: désormais le passé mort peut avoir un avenir!

Quoi qu'il en soit, le premier récit est le plus émouvant des deux narrations, et assurément le plus persuasif. Car on y perçoit les vibrations authentiques de pans de vie assumés en définitive. Ce récit raconte, sur un ton direct et mortifié, une adolescence précoce et malmenée qui a fait d'une enfant née sans consentement une femme prématurée «en état d'enfance refoulée», pour employer, dans un autre sens, une expression de Bachelard: «Je vivais comme une huître», confesse Josse, «occupée à me faire toute petite». Certes, une huître abandonnée, expulsée de son milieu naturel, en rupture de mer (mère), enfoncée dans la vase glauque et ténébreuse de la rive polluée d'un des plus fiers cours d'eau du Québec: la belle et furibonde Rivière-des-Outaouais encombrée, à la hauteur de Hull, de «la procession lourde et puante des billots» s'acheminant en troupeau de bêtes humiliées vers l'abattoir aux allumettes de l'usine Eddy.

Sans ménagement aucun, l'auteure décrit l'apprentissage cauchemardesque de la vie par la petite Josse dans la «terrifiante maison du bord de l'eau», qui tournait le dos à la rivière, sans parvenir, cependant, à détourner l'enfant de son étrange fascination pour le chant intime de cette eau noire et primitive, résurgence lointaine du séjour primordial dans les eaux gluantes du cloaque maternel:





«Et pendant qu'on domptait la rivière, qu'on déféquait en elle, qu'on lui volait son âme, la voix chantait toujours et s'imposait à moi, de plus en plus précise. Comme un son reconnu, accueilli, nourri. Comme une longue plainte logée dans le noyau de mon cri.» (p. 34).

Tout le premier récit articule ce cri profondément enfoui au coeur de l'enfant qui a grandi trop vite dans un «taudis en contre-plaqué», entre un père «ouvrier, batailleur et fort en gueule», à l'appétence d'ivrogne, et une mère au corps «jadis superbe», mais dépourvu d'instincts sexuel et maternel et destiné à générer, contre son gré, des «monstres».

Un beau matin des quinze ans de Josse, le père, écoeuré, se jette dans la rivière immonde, après avoir perdu sa «job» de crève-la-faim à la boîte d'allumettes Eddy. Quant à la mère, dégoûtée du mâle dès sa première maternité, elle nourrit sa répulsion de kilos de sucreries et autres friandises, et ses kilos de «chair rance», d'une folie toujours plus délirante. L'obésité la plus grave ne suffisant plus à masquer son angoisse, elle finit par sombrer dans la démence et doit être internée.

Le suicide du père et la folie de la mère précipitent la famille dans la misère. Sacrée mère et père tout à la fois, Josse relève le défi et, pour faire instruire ses jeunes frères, elle va, sans renâcler, décrocher chez les autres. Mais la poisse est aux aguets: la vie tourne mal pour les petits frères devenus grands. Mêlés à un trafic de cocaïne, Louis est abattu d'un coup de revolver et Jean-Marie écope de la prison à vie. Josse s'accroche plus tard, mais en vain, à Jacques, un premier et grand amour, qui se dérobe et la plonge dans le désarroi le plus complet. L'huître s'enfoncé dès lors inéluctablement dans la vase de son marécage, secrétant parmi le fiel des herbes mortes sa haine de la vie, comme une perle maléfique. Et huit années viennent s'entasser sur cet amoncellement d'échecs.

Un soir que Josse, installée depuis deux ans à Montréal et de plus en plus croquevillée dans sa coquille, décide de renouer avec Jacques, elle apprend sans apprêts que le grand amour de sa vie est désormais marié avec Micheline, une écrivaine (!). Au cours du dîner auquel on s'empresse de l'inviter (les gens heureux sont sans pitié) et à l'occasion duquel Josse se prépare à cracher tout son



Micheline Lafrance

Photo: F. Lemoyne

venin à la face de l'homme qui l'a froidement désertée, sa rivale, dans un geste altruiste, lui confie son plus récent manuscrit intitulé *Bleue*. Désarmée et ravalant de travers une haine exacerbée, Josse s'enfuit, en larmes, dans son trou, au tréfonds de son insalubre marais. Mais elle n'est plus seule. *Bleue* patiente sur un coin de la table. Et, un jour, Josse retrouve *Bleue* et une nouvelle image du monde se glisse imperceptiblement dans sa vie comme un rayon de soleil dans la désolation de l'hiver.

Ce livre de *Bleue*, c'est l'enfance de Josse, mais revécue à l'endroit, si l'on peut dire. C'est la vie entrevue, cette fois, par le bon bout de la lorgnette: tout beau, tout doux, tout bleu. C'est l'étonnement d'être au monde «en sympathie d'ouverture à la vie», dirait encore Bachelard. C'est la découverte du plaisir de vivre, une initiation au bonheur, accordée au pouls de l'univers. Tout le contraire quoi! de l'enfance «en contre-plaqué véritable» et de l'adolescence «en arborite authentique» de Josse. L'acceptation de soi, des siens et des autres se taille alors un chemin parmi les ronces du coeur, apprivoise la haine, redonne du goût à la vie perdue. L'exorcisme de *Bleue* a raison du mauvais sort: Josse peut renaître et repartir.

Dans ce premier roman, le projet de Micheline Lafrance est courageux dans ses confessions, généreux dans ses confidences. L'écriture comme thérapie, pourquoi pas? Sur le plan de l'expression elle-même, on appréciera, dans la narration de Josse, un oeil sûr pour les images, de même que les fusées vives et acides d'un style en rodage. D'autre part, on sera peut-être plus déconcerté/e par la précocité des propos tenus par la petite *Bleue* et leur poids de sagesse éthérée. Tenter d'exprimer la conscience d'une enfant (et cela, jusque dans le sein de sa mère!) est un bien grand défi pour une «bleue» dans le métier de la création littéraire.

Enfin, au crédit de l'auteure, portons aussi la justesse de l'observation dans les scènes enfantines et une imagination sans scrupule pour restituer le monde étonné de l'enfance. L'Année internationale de la jeunesse y trouvera son bien. □

Yolande Grisé